

Pour qui? Pour quand?

Chères amies, chers amis,
Cher-es Collègues,

Oui, la SSMG continue à s'occuper du TARMED, des prises de sang, des urgences et de la valeur du point; oui, nos Groupes de travail réfléchissent à haut régime à un nouveau Programme de formation en médecine générale, à la formation continue sur internet, à la place de la médecine de premier recours dans les Universités, et à tant d'autres choses; oui, nous préparons le Séminaire des cadres du Bürgenstock (6-8 mai) et, déjà, le Congrès et l'Assemblée générale de fin octobre.

Mais il est vrai aussi que pour bien se battre sur tous ces fronts, ... il faut savoir pourquoi on le fait: être au clair sur ses motivations et avoir des concepts théoriques solides permet d'être cohérent dans l'action, et c'est évidemment important pour le Comité de la SSMG.

Ainsi, dans la période particulièrement tendue que nous vivons actuellement, outre tous ces soucis concrets, j'ai envie de relever une expression qui ces temps revient très régulièrement dans les conversations, dans les mails et dans les lettres que nous recevons: *«Je n'ose imaginer la médecine que nous laisserons à nos successeurs!»*.

Il s'agit manifestement d'un souci qui taraude beaucoup d'entre nous, ce souci de ce que sera la médecine de demain.

A la fois nous sentons très bien qu'un monde se finit, et que les choses ne pourront ni redevenir ce qu'elles ont été, ni même rester ce qu'elles sont; et à la fois, nous tenons beaucoup à la profession que nous avons choisie, à ce qui nous a fait la

choisir à l'époque, ... et ça, souvent, c'est une réflexion pleine de nostalgie!

«Quelle médecine laisserons-nous à nos enfants?» – question légitime, évidemment, qui en rejoint bien d'autres, actuelles aussi: quel monde leur laisserons-nous? quelle qualité de vie? quelles valeurs sociales et éthiques? L'inconscience, quant à notre responsabilité pour l'avenir, est devenue une faute d'autant plus lourde que nous sommes largement avertis des conséquences.

Et pourtant ... il y a dans cette question sur la médecine que trouveront nos successeurs, quelque chose qui dérange ...

Difficile de dire pourquoi; sans doute parce qu'il y a là-dedans une touche de passéisme, et un soupçon de paternalisme; et aussi, souvent, une manière d'esquiver le présent. Un peu comme si on se réfugiait derrière les intérêts supposés de générations à venir parce qu'on n'osait pas assumer et exprimer ses propres besoins, ses propres envies, ses propres intuitions.

Une étude remarquable de Catherine Goering et Patrick Bovier¹ sur la santé psychique des médecins de premier recours l'a montré sans ambiguïté: nous sommes, pour beaucoup d'entre nous, épuisés-es et insatisfait-es; n'osons-nous pas le reconnaître? est-ce trop difficile de s'avouer des besoins de changement? de quoi avons-nous peur pour ne pouvoir affirmer que les besoins d'autres – successeurs ou patient-es, d'ailleurs?!

Et puis, finalement, ce passé auquel on se réfère implicitement était-il si merveilleux qu'on doive en être nostalgique?

Doit-il absolument nous servir de référence? Et surtout, le peut-il vraiment?

Et les médecins en formation, auront-ils/elles envie de ce que nous imaginons à leur place? Voudront-ils/elles de la médecine que nous pensons leur préparer? Devons-nous vraiment tout régler pour eux/elles?

«Quelle médecine laisserons-nous à nos enfants, à nos successeurs?»

Un soupçon de passéisme, de paternalisme, de refus du présent – et c'est pourtant nous, aujourd'hui, qui sommes en cause!

Osons donc dire nos difficultés, nos inquiétudes, nos envies, nos colères aussi, sans prendre le futur en otage ni nous extraire du monde qui est le nôtre!

Mais peut-être alors deviendra-t-il clair que nous devons chacune et chacun nous engager concrètement – au-delà des discours, des belles phrases et des expressions toutes faites?

Bonne journée à vous, ... aujourd'hui!



Jacques de Haller,
Président de la SSMG

¹ Goehring C, Bovier M, Kuenzi B, Bovier P. «Comment se portent les médecins de premier recours?» PrimaryCare 2002,2:254-6; Internet: <http://www.primary-care.ch/pdf/2002/2002-09/2002-09-073.pdf>

Für wen? Auf wann?

Liebe Kolleginnen und Kollegen,
liebe Freunde,

Ja, die SGAM beschäftigt sich immer noch mit dem TARMED, den Blutentnahmen, den Notfällen und dem Wert eines Taxpunktes; ja, unsere Arbeitsgruppen denken intensiv über ein neues Ausbildungsprogramm für die Allgemeinmedizin, über die Fortbildung via Internet, den Platz der Hausarztmedizin in den Universitäten und viele andere Dinge nach; ja, wir bereiten das Kaderseminar auf dem Bürgenstock (6.–8. Mai) und die Generalversammlung Ende Oktober vor. Wahr ist jedoch auch, dass wir, wenn wir uns wacker an all diesen Fronten schlagen wollen, sehr wohl wissen müssen, warum wir es tun: sich über die Motivation im Klaren zu sein und über ein solides theoretisches Rüstzeug zu verfügen, erlaubt uns, kohärent zu sein in unserem Handeln, und das ist für den SGAM-Vorstand natürlich wichtig.

Das bringt mich in dieser besonders angespannten Zeit, die wir – abgesehen von all diesen konkreten Aufgaben – derzeit durchlaufen, auf die Idee, eine Wendung aufzugreifen, die derzeit regelmässig in den Gesprächen, in den Mails und Briefen, die wir erhalten, auftaucht: *«Ich wage mir nicht vorzustellen, welche Medizin wir unseren Nachfolgern hinterlassen!»*

Es ist offensichtlich eine Sorge, die viele von uns beschäftigt, die Sorge darüber, wie die Medizin von morgen aussehen wird.

Einerseits spüren wir sehr gut, dass eine Welt zu Ende geht und die Dinge nicht wieder werden können, wie sie einmal waren, noch bleiben können, wie sie sind; andererseits hängen wir am Beruf, den wir gewählt haben, und an dem, was uns seinerzeit bewogen hat, ihn zu wählen ...

Und das ist oft ein wehmütiger Gedanke! *«Welche Medizin hinterlassen wir unseren Kindern?»* Eine legitime Frage, zweifellos, die viele andere, ebenfalls aktuelle Fragen nach sich zieht: Welche Welt hinterlassen wir ihnen? Welche Lebensqualität? Welche sozialen und ethischen Werte? Würden wir uns leichtfertig der Verantwortung für die Zukunft entziehen, so wäre dies um so gravierender, da wir bezüglich der Konsequenzen vorgewarnt sind.

Und dennoch ... diese Frage über die Medizin, die unsere Nachfahren vorfinden werden, hat etwas Störendes ...

Schwer zu sagen, warum; sicher weil hinter ihr ein Hang zur Verklärung der Vergangenheit und ein Verdacht des Paternalismus steckt – und häufig auch eine Neigung, der Gegenwart auszuweichen. Ein bisschen, wie wenn man sich hinter den mutmasslichen Interessen der kommenden Generationen verstecken wollte, weil man nicht wagt, seine eigenen Bedürfnisse, seine eigenen Begehren und Intuitionen zu akzeptieren und auszudrücken.

Eine bemerkenswerte Studie von Catherine Goering und Patrick Bovier¹ über die psychische Befindlichkeit der HausärztInnen hat zweifelsfrei gezeigt: Viele von uns sind grossenteils ausgepumpt und unbefriedigt; wagen wir nicht, es zuzugeben? Ist es zu schwierig, sich Veränderungsbedürfnisse einzugestehen? Wovor haben wir denn Angst, dass wir nur die Bedürfnisse der anderen – etwa der NachfolgerInnen oder der PatientInnen – vorbringen können?

Und, nicht zuletzt, war diese Vergangenheit, auf die man sich implizit bezieht, denn so wunderbar, dass man ihr nach-

trauern müsste? Muss sie uns unbedingt als Bezugspunkt dienen? Und vor allem: Kann sie es wirklich?

Und die in Ausbildung stehenden ÄrztInnen, haben sie Lust auf das, was wir ihnen vordenken? Wollen sie die Medizin, die wir ihnen vorzubereiten suchen? Müssen wir wirklich alles für sie regeln?

«Welche Medizin hinterlassen wir unseren Kindern, unseren Nachfahren?»

Ein Verdacht von Rückwärtsgewandtheit, von Paternalismus, von Gegenwartsflucht – dabei geht es heute ja um uns selbst!

Wagen wir doch, unsere Schwierigkeiten, unsere Beunruhigung, unsere Wünsche, aber auch unsere Wut auszusprechen, ohne die Zukunft zu bemühen oder uns aus der Welt, die doch die unsere ist, abzumelden!

Vielleicht wird uns dann klar, dass wir alle uns konkret engagieren müssen – jenseits der Sonntagsreden, der schönen Worte und fixen Begriffe?

Ich wünsche euch einen guten Tag ... heute!



Jacques de Haller,
Präsident der SGAM

¹ Goehring C, Bovier M, Kuenzi B, Bovier P. Wie geht es Ihnen, Herr Doktor? PrimaryCare 2002,2:257-9; Internet: <http://www.primary-care.ch/pdf/2002/2002-09/2002-09-073.pdf>